



L'art du paraître : parcours autour des objets de toilette et de parure

Ce document vous permet de visiter en autonomie le musée et de découvrir les objets en lien avec cette thématique. Deux fiches « Atelier » vous permettent de prolonger la visite à la maison en découvrant un récit antique, et, si vous avez un enfant âgé d'au moins 5 ans, de lui faire faire un atelier d'illustration. Ces fiches sont disponibles sous format numérique. Il suffit de s'adresser à l'accueil du musée et d'y laisser vos coordonnées pour nous permettre de vous les envoyer par e-mail.



Comment identifier les œuvres en rapport avec le thème ?

Plusieurs objets conservés au musée nous font découvrir l'intimité des hommes et des femmes de l'Antiquité.

Dans ce document, chaque objet commenté est précédé d'un sigle  suivi d'un numéro. Ce numéro correspond à celui apposé aux côtés du sigle  visible sur chaque vitrine contenant un objet lié au thème abordé.

Ce document est bâti de façon à vous permettre de suivre le parcours muséal, sans détour et sans retour à faire.

Prendre soin de soi et avoir le souci de son apparence sont des préoccupations anciennes. La parure du corps, quelle qu'elle soit — maquillage, parfum, coiffure, vêtement, bijoux — est un moyen « d'embellir » l'individu mais aussi de l'identifier dans la société où il vit. Arrangé, apprêté, fardé, parfumé, habillé, coiffé, enjolivé... Le corps dévoile l'identité, le genre, l'âge, l'appartenance à un statut et à un groupe, mais aussi et surtout les intentions et les desseins de chacun. Les parures sont autant de manière d'exposer par le corps et sur le corps, l'Être et le Paraître des Grecs et des Romains.

Les vases à parfum en céramique

Les collections du musée d'Archéologie comprennent plusieurs vases à parfum en céramique. Certains proviennent de Grèce, d'autres d'Italie du Sud, et sont datés entre le VII^e et le début du II^e siècle avant J.-C. Tous témoignent de l'adoption par les Grecs, puis, peu à peu par les Romains, des parfums corporels qui témoignent de l'importance donnée à ce que chacun voulait, par le parfum, transmettre de lui-même.

Émanation volatile provoquant des sensations sur qui le sent, le parfum est à la fois, selon le dictionnaire Robert, « une odeur agréable est pénétrante » et « une substance aromatique solide ou liquide ». Élaboré dans un but d'abord cultuel et funéraire, le parfum a investi la vie quotidienne des Anciens, jusqu'au plus intime. Tantôt produit du sacré, tantôt médicament, tantôt accessoire du paraître, le parfum demeure toujours un effluve sensoriel, qui inclut ou qui discrimine, qui évoque, qui suggère. Le parfum dit de celui qui le porte, le parfum fait son identité.



1-2 Deux petits vases à parfum (amphoriques)

Grèce, Corinthe

Fin VII^e - début VI^e siècle avant J.-C.

Corinthe constitue l'une des cités les plus dynamiques du monde grec dès le VIII^e siècle avant J.-C. : au carrefour de l'Orient et de l'Occident, elle participe activement au phénomène de colonisation des Grecs en Méditerranée et jouit d'une véritable suprématie artisanale et commerciale. Au VII^e siècle avant J.-C., les artisans corinthiens fabriquent en grand nombre des petits vases à parfum, facilement transportables et commercialisables. Massivement exportées, ces amphoriques sont retrouvées en nombre en Occident, notamment dans la Péninsule italique. D'après le naturaliste Pline l'Ancien, Corinthe produisait l'*irion*, ou parfum à l'iris : le climat des régions alors dominées par l'expansion coloniale de Corinthe était très favorable à la culture de cette plante à parfum, dont le rhizome (tige souterraine de la plante, garnie de racines) servait à la confection du précieux élixir. Théophraste rappelle aussi que l'huile à l'iris de Corinthe était réputée (*Des Odeurs*, 23-24). La très bonne conservation de cette huile parfumée corinthienne, diffusée dans ces petits vases de terre-cuite, aryballes, alabastres et amphoriques, explique aussi le succès commercial de Corinthe.

Le décor de ces deux vases, composé d'éléments issus de l'art du Proche-Orient s'organise autour de la superposition de frises animalières, composées de fauves (lion, panthère), de bouquetins et de cygnes. Des motifs de lignes, de points, de zigzags, des rosettes et des tâches incisées, enrichissent l'effet décoratif de l'ensemble.



3 Coupe à figures rouges

Attique

V^e siècle avant J.-C.

L'iconographie de cette coupe, utilisée en Grèce ancienne pour boire le vin entre hommes, au cours de l'après banquet (le symposion) illustre la vie sociale masculine dans la Grèce classique : les thèmes de la conversation, de l'échange entre jeune gens, y sont notamment évoqués. Deux scènes composées chacune de trois personnages se développent entre les anses. D'un côté, trois hommes jeunes, imberbes, sont représentés. Ils sont pieds nus, coiffés d'un bandeau, et vêtus d'un manteau (himation), qui recouvre totalement le corps et la nuque du personnage central. Tandis que le jeune homme représenté au centre paraît en pleine conversation avec son partenaire de droite, qui s'appuie nonchalamment sur un bâton, le personnage de gauche semble tendre un bandeau au jeune homme du centre.

La représentation de racloirs (strigiles) dans le champ, un ustensile utilisé après les exercices de la palestra, et d'un petit vase globulaire sans pied (l'aryballe) contenant l'huile, peut-être parfumée, et nécessaire à l'hygiène des athlètes, évoque directement l'univers du sport, activité fondamentale dans l'éducation des jeunes Grecs.

Dans la Grèce antique, l'hygiène est symbole de santé et se traduit, notamment, par l'usage du bain. D'abord limité au gymnase et à une pratique essentiellement masculine, le bain connaît un développement important à l'époque romaine.

À la fin de l'Antiquité, on dénombrait 856 bains à Rome. Une fois dévêtu, l'usager oint son corps d'huile. Les plus sportifs se livrent ensuite à des exercices physiques. Puis, on aborde les pièces couvertes par la salle chaude (caldarium), où un espace particulier permet de se racler l'épiderme pour enlever saleté et sueur avec un strigile. Plus chaude encore est l'étuve sèche qui favorise la sudation, comme l'étuve humide. L'usager gagne ensuite la salle froide (frigidarium) et sa piscine, avec une éventuelle étape intermédiaire dans la salle tiède (tepidarium). Toutes sortes de services sont offerts : masseurs, épilleurs, parfumeurs... Les établissements les plus importants proposent des bibliothèques, des

salles de lectures, de repas et de repos.

-  4 *Vase à huile parfumée (lécythe aryballisque)*
Céramique à figures rouges
Italie, Campanie
IV^e siècle avant J.-C.

Les vases à huile parfumée décorés, en terre-cuite, de formes diverses, furent produits massivement par les cités grecques, jusqu'à la fin du IV^e siècle avant J.-C. Cet exemplaire au col étroit, à la panse large, présente un décor à figures rouges : une femme, drapée dans son manteau (*himation*), et coiffée d'un bonnet qui laisse ressortir son chignon (*sakkos*) est en train de faire rebondir une balle. De longues volutes s'étirent comme des figures humaines de part et d'autre de l'image. Par la suite, des récipients plus ordinaires, en céramique commune, prirent le relai pour contenir des parfums communs, réalisés avec de l'huile d'olive et des ingrédients d'origine locale. Pour les parfums de luxe, aux composants rares et lointains, des flacons en matériaux précieux furent alors préférés.

-  5 *Vase à huile parfumée (lécythe aryballisque)*
Céramique du style de « Gnathia »
IV^e - première moitié du III^e avant J.-C.
Italie du Sud (Apulie)

Le lécythe aryballisque est une forme de vase qui combine le fond plat, le col élancé et l'embouchure des vases à huiles parfumées produits à Athènes, appelés lécythes, et la panse arrondie de l'aryballe. Le lécythe était, dans la Grèce antique, un vase d'usage essentiellement féminin, servant à contenir les huiles parfumées. Les exemplaires à fond blanc avaient une fonction funéraire. L'aryballe quant à lui a surtout été produit par les potiers corinthiens dès le VIII^e siècle pour permettre à la cité de commercialiser les huiles parfumées. Avec sa panse arrondie, il épousait parfaitement la forme de la main et l'embouchure, en disque plat, facilitait l'onction de l'huile sur la peau. Les éphèbes et athlètes n'allaient pas à la palestres sans leur aryballe, noué au poignet à l'aide d'un lacet de cuir, avant de s'adonner aux exercices physiques.

Cette forme hybride a surtout été fabriquée dans la seconde moitié du V^e siècle et durant le IV^e siècle avant J.-C. Le décor, réalisé par application de couleurs (rouge, jaune doré et blanc) sur le vernis noir, allie l'imagerie liée au théâtre, et prisée par les populations des colonies grecques d'Italie du Sud (rubans, masques) et les allusions mythologiques

(casque posé à terre, cheval attelé, palmes).



6 *Petit vase à huile parfumée en forme d'outre (askos)*

Céramique du style de « Gnathia »

IV^e - première moitié du III^e avant J.-C.

Italie du Sud (Apulie)

L'*askos* est un petit vase presque complètement fermé dont la forme dérive de l'outre ou de la gourde. Le vase est revêtu d'un vernis noir et décoré, de part et d'autre de l'anse, de deux scènes champêtres : d'un côté, un homme barbu, vêtu d'une tunique pourpre, marche en tenant une amphore sur l'épaule, s'appuyant sur son bâton, accompagné de son chien, de l'autre, un homme (le même ?) marchant, portant une charge sur la tête et s'appuyant sur un bâton, suivi de son chien. Des ornements en volutes se développent autour des figures. La céramique de Gnathia (du nom de la ville d'Egnazia, située sur la côte adriatique) fut produite entre 370 et 260 avant J.-C. Elle se caractérise par une polychromie apposée par-dessus le vernis noir (rouge, blanc et jaune doré). Technique picturale et style céramique à part entière, elle supplanta le style à figures rouges des ateliers de Grande Grèce.



7 *Vase à tête de Gorgone pour contenir et appliquer de l'huile parfumée (guttus)*

Terre cuite

Italie du Sud

IV^e siècle avant J.-C.

Certains *guttii* permettaient de remplir d'huile les lampes, d'autres contenaient des huiles parfumées : un long bec oblique, se terminant par un rebord aplati servait à étendre le liquide sur sa peau. Ces récipients, souvent retrouvés dans des tombes masculines et féminines, ont été produits dans les colonies grecques d'Italie du sud (Apulie, Campanie) entre le V^e et le III^e siècle avant J.-C.



- 8 *Vase à huile (guttus)*
Terre cuite
Italie du Sud
Épave du Grand-Congloué
Vers 200-190 avant J.-C.

Ce vase a été retrouvé avec des milliers d'autres vases en céramique à vernis noir et des centaines d'amphores, dans l'épave du Grand Congloué 1, découverte dans la rade de Marseille. Dans cet exemplaire, le versoir est un relief d'applique en forme de muse de lion. Un orifice de remplissage à filtre permet de débarrasser l'huile de ses impuretés.



- 9 *Vase pour les huiles parfumées (lécythe)*
Terre cuite
Épave du Grand Congloué
Vers 200-190 avant J.-C.

Cet exemplaire en céramique campanienne (de Campanie, région de Naples en Italie), est un lécythe, vase destiné à contenir les huiles parfumées. Il se caractérise par sa forme très pansue, au goulot très étroit, muni d'une anse verticale, permettant de contenir, et de verser de l'huile parfumée.

Quels parfums ?

Dans l'Antiquité, les parfums étaient employés sous forme liquide (onction d'huile parfumée sur les corps ou les objets), ou solide (onguents, poudres sèches, préparations pour fumigation). Utilisés pour le soin du corps, ils parfumaient, tout en hydratant, faisaient briller, magnifiaient. Ils pouvaient aussi avoir des vertus curatives.

Mélanger « du solide avec du liquide » était, comme l'indique le philosophe grec Théophraste (372-287 avant J.-C.), auteur d'un Traité sur les Odeurs, le « mode de fabrication de tous les parfums et onguents ». Cette méthode du parfumeur a pour but de pérenniser une odeur, de façon artificielle.

Le parfum corporel était d'abord composé d'une base huileuse : l'huile supporte bien la chaleur et permet une bonne expression des odeurs. L'huile d'olive, notamment obtenue à partir d'olives vertes, était la reine en la matière mais on emploie également les huiles de Ben, d'amandes

amères et de sésame, cette dernière composant souvent les parfums de rose.

Pour donner l'odeur, les parfumeurs utilisaient des fleurs fraîches, cultivées à proximité de leur atelier (rose, iris, lis, safran) ou issues de jardins et de la nature (violette, giroflée...). Ils pouvaient aussi utiliser racines et rhizomes (iris, nard, souchet, citronnelle anciennement appelé jonc odorant). Les gommés-résines, obtenues par incision de troncs d'arbres, comme la myrrhe, l'encens, le styrax, le baume de Judée, sont employées pour confectionner des parfums liquides ou des mélanges à brûler lors de cérémonies. Les épices, obtenues à partir d'écorces, tiges ou graines de végétaux de provenance parfois lointaine, étaient employées pour leur parfum (cannelle, cannelle de Chine, cardamome, fenugrec, origan, marjolaine, safran...).

*Il était d'usage de colorer certains parfums : les couleurs soulignaient la carnation, tout en reproduisant parfois la couleur de l'ingrédient principal : les fleurs roses de l'orcanette colorant l'elixir en rouge, le jaune issu des stigmates de safran colorant le parfum éponyme. Les parfums colorés étaient ceux de marjolaine (jaune), de rose, et le *megaleion*.*

Enfin, il fallait assurer la conservation : le choix du contenant (matériau) et le stockage (à l'abri de la lumière), l'élimination de l'eau et l'ajout de matières premières spécifiques étaient alors essentiels. Selon Théophraste, les parfums faits avec des fleurs « sont habituellement à leur acmé après deux mois mais se détériorent quand une année a passé (...). Ceux faits avec les racines et les autres parties des plantes durent plus longtemps, leur odeur étant bien plus forte et plus substantielle ». Le philosophe grec cite ainsi un parfum égyptien de 8 ans d'âge, et un parfum d'iris encore frais après 20 ans !

Parfums d'hommes, parfums de femmes

*Dans l'Antiquité, hommes et femmes utilisaient le parfum : selon Théophraste, « les parfums de myrrhe, le *megaleion*, le parfum égyptien, ceux de marjolaine et de nard » qui ne « se dispersent pas facilement », étaient appréciés des femmes qui « exigent d'un parfum qu'il dure » (Théophraste, *de Od.* 42). « Les baumes me charment, ce sont là les parfums des hommes : vous, jeunes dames, exhalez les parfums délicats de Cosmus » relève le poète Martial (*Épigrammes*, XIV, 59) au I^{er} siècle de notre ère.*

Des applications différentes

L'application des parfums sur le corps devait nécessairement être adaptée à la qualité même du précieux liquide : le philosophe Theophraste rappelle que ceux élaborés à base de fleurs ne devaient pas être « frottés » sous peine de « disparaître » avec la chaleur du frottement. Le frottement était bien adapté, à l'inverse, aux parfums élaborés avec les matières denses comme les racines ou les résines.

Dans l'intimité féminine : toilette et maquillage pour séduire

*De nombreux auteurs anciens, comme Galien, médecin de l'empereur Marc Aurèle, distinguent l'art de la toilette (*kosmêtikè tekhnè*) qui entretient la beauté naturelle et protège la peau des rides, souillures etc., avec l'application de crèmes, pommades et masques de beauté à finalité médicale et esthétique, et la connaissance des fards, de la peinture des joues, des lèvres, et au maquillage des yeux (*kommôtikè tekhnè*), autrement dit des artifices par lesquels, selon eux, la femme tente de suppléer ce qui lui manque et de produire une illusion.*

*Le maquillage faisait également partie de la toilette des femmes et de l'équipement de toute bonne séductrice. L'origine de la tradition du maquillage revient aux Grecs. Le but était de renforcer les contrastes chromatiques. On utilisait pour cela trois couleurs dominantes : le blanc, le rouge et le noir. Pour renforcer la pâleur du teint, on avait recours à la craie, la *cerussa* (blanc de plomb) ou *psymithion* en grec qui permettait également de lisser le teint et de l'unifier. Le rouge, qui servait à accentuer la couleur des joues et des lèvres, pouvait être obtenu à partir de diverses substances tinctoriales : des produits végétaux — l'orcanette (*anchousa*), le cinabre, différents jus de fruits rouges — ou minéraux comme le *miltos* (terre rouge) et le *minium* (oxyde de fer de couleur rouge). Les yeux voyaient leurs contours soulignés de noir, qui servait aussi à colorer les paupières et à mettre en valeur cils et sourcils. Il était obtenu à partir de plusieurs matières minérales ou végétales, comme la cendre de dattes additionnée de nard. Il fallait trouver la juste mesure pour que les couleurs se fondent harmonieusement sur un visage sans quoi le maquillage ne produisait plus un masque de beauté.*



10 *Boîte (lékanís) à décor végétal*

Terre cuite

Italie, Apulie

IV^e siècle avant J.-C.

Ce type de boîte était destiné à contenir des objets liés à la parure et à la toilette. Le vase est orné d'une frise de feuilles de lauriers et le couvercle est agrémenté de palmettes et de fleurs de lotus.



11 *Lékanís*

Terre cuite

Italie, Apulie

IV^e siècle avant J.-C.

Une tête de femme, vue de profil orne le couvercle. Coiffés d'un diadème, ses cheveux sont maintenus par un bonnet (sakkos), décoré de croix. Ses cheveux tombent en boucles sur les tempes. Deux ailes rehaussées de blanc l'encadrent, et font directement allusion à Éros, divinité de l'Amour et du désir amoureux. Le décor du couvercle centré sur la femme, richement parée, fait directement allusion à la fonction du vase lui-même, une boîte à bijoux.



12 *Couvercle de pyxis*

Terre cuite

Italie, Apulie

IV^e siècle avant J.-C.

La pyxis est une boîte à onguents et à bijoux.



13 *Grand vase en forme de cloche, servant à mélanger le vin à l'eau (cratère en cloche)*

Italie, Apulie

Seconde moitié du IV^e siècle avant J.-C.

Sur la face visible, un jeune homme nu, coiffé d'un chignon tenu par un bonnet enserrant les cheveux, paré d'un baudrier tombant de l'épaule, et de bracelets, porte des ailes déployées. Il s'agit d'Éros : en Grande-Grèce (Sud de la péninsule italienne, colonisée par les Grecs), c'est un génie ailé qui agit dans de nombreux domaines. Ici, il est hermaphrodite et tend de la main droite une fleur (symbolisant la séduction et le désir amoureux dans l'iconographie grecque), tandis qu'il tient une guirlande florale de la main gauche. Devant lui, une femme semble s'éloigner, tout

en hésitant et en regardant derrière elle : elle porte une longue tunique ceinturée à la taille (chiton), et elle est coiffée d'un chignon enrubanné maintenu par un bonnet. Elle est richement parée de bracelets exécutés en rehauts blancs. Elle se retourne sur Éros et lui tend une coupe remplie d'offrandes de la main gauche, tandis qu'elle tient un récipient (une situle) dans la main droite. La séduction, le désir amoureux sont très clairement évoqués dans cette scène. Le peintre a richement paré les personnages de colliers, boucles d'oreilles, bracelets. Il a joué sur les postures, le mouvement, les regards échangés entre les personnages pour ajouter de l'expressivité à l'ensemble. La scène peut avoir aussi une dimension plus religieuse, comme l'évocation de rites initiatiques.



14 *Hydrie* *Terre cuite* *Italie, Apulie* *IV^e siècle avant J.-C.*

Vase servant à transporter l'eau, l'hydrie fait partie de l'univers féminin du gynécée. Contenant de l'eau, liquide nécessaire au parcours du défunt dans l'au-delà, elle a aussi une fonction funéraire et elle était placée dans la tombe.

À l'intérieur d'un édifice en forme de temple (*naískos*), une femme est assise sur un tabouret. Elle est coiffée d'un chignon et vêtue d'une tunique ceinturée (chiton), tandis qu'un manteau rouge recouvre son bassin et ses jambes. Elle tient un miroir de la main gauche. Une servante s'approche d'elle, tenant un panier et une couronne. Deux femmes encadrent l'édifice. À gauche, une femme en tunique apporte une guirlande et une corbeille à laine (*calathos*), ustensile caractérisant l'activité de filage et de tissage réalisé par les femmes au gynécée. À droite du *naískos*, une femme en tunique semble relever un pan de son voile. Il s'agit d'une scène de toilette. Dans les sociétés antiques, les femmes doivent paraître en société coiffées, habillées, maquillées. Le temps passé à la toilette, aux apprêts du corps est important, et tout particulièrement pour les femmes de la haute société. Si la beauté masculine restait avant tout corporelle, celle de la femme résidait surtout dans son vêtement, son visage et sa chevelure. Dans la Grèce classique, au V^e siècle avant notre ère, les femmes sont couramment représentées les cheveux répartis de part et d'autre d'une raie médiane, ondulant jusqu'à l'arrière du crâne, et rassemblés en un chignon.

Les cheveux sont enjolivés par divers ornements tels les rubans ou bandelettes auxquels sont accrochés des bijoux. Les femmes romaines,

d'abord inspirées par cette mode grecque, feront évoluer les possibilités de coiffure.

Soins du corps, à la vie, à la mort

15 Balsamaire

Verre soufflé, de teinte bleutée

Fin du I^{er} s. av. J.-C. au milieu du II^e s. ap. J.-C.

Type Isings 28

Sépulture à incinération du Bastion Saint-André, Antibes

Une part très importante de la collection de verres du musée d'Archéologie est composée de vases servant à contenir onguents ou huiles parfumés. Ces vases sont appelés balsamaire ou *unguentaria*, selon leurs tailles et leurs profils. Souvent, les archéologues les retrouvent en contexte funéraire, faisant partie du mobilier accompagnant les restes du défunt. En effet, les flacons à huile parfumée (amphoriques, alabastres, lécythes, balsamaire, unguentaria, etc.) pouvaient ensuite être déposés dans la tombe, ou incinérés avec le corps. C'est le cas de cet exemplaire : il a fait l'objet d'une restauration, qui a permis d'isoler les résidus de sédiments encore présents à l'intérieur, permettant d'envisager une analyse ultérieure du contenu. La découverte de ce type de vase dans les tombes est très fréquente à l'époque romaine. En forme de goutte, il était anciennement interprété comme le récipient servant à recueillir les larmes du défunt ou de ses proches. En réalité, d'après des analyses qui ont pu être menées sur certains exemplaires provenant de contextes funéraires, il semble que certains d'entre eux aient pu contenir plutôt des onguents, servant à oindre les corps des défunts, ou à leur toilette, ou encore des parfums, mais aussi des préparations à base de cire et d'essences végétales, sortes de décoctions qui pouvaient avoir un usage médicinal ! Les parfums sous toutes leurs formes ont été très utilisés dans les rituels funéraires : le corps du défunt était oint d'huiles parfumées, après avoir été lavé, tel ce jeune homme « posé sur un lit de parade et tout enduit de parfum, étendu à la porte, les pieds devant » (Perse, *Satires*, III, 104 et s.).

Des substances odoriférantes étaient mises à brûler dans des brûle-parfums à l'occasion de la veillée, organisée dans la maison, autour du mort allongé sur son lit funèbre et des couronnes de fleurs de roses, de violettes, d'immortelles, de myrtes..., répandaient leur odeur.

La découverte de balsamiques dans les tombes ne permet cependant pas de déterminer s'il s'agit d'objets utilisés au quotidien par le défunt pour se parfumer, ou bien, s'il s'agit d'objets uniquement utilisés à l'occasion des funérailles.

Le musée d'Archéologie conserve plusieurs balsamiques : d'autres sont visibles en fin de parcours, dans la vitrine située à côté du bassin de marbre de la seconde galerie (voir en fin de document).

Les parfums au-delà des corps : des lieux de vie parfumés

*Produit de beauté, le parfum servait aussi, sous des formes variées, dans divers domaines de la vie quotidienne : on en enduisait le linge, les banquettes des thermes, les stèles funéraires, les statues de culte, les enseignes et étendards de l'armée... On en aspergeait les participants aux banquets, les spectateurs de théâtre... Les poudres (*diapasmata*), réalisées à partir de substances sèches étaient utilisées en mélanges pour parfumer maisons et lits. Elles étaient vendues déjà préparées, et le client pouvait ajouter des pétales de roses. Certains mélanges pouvaient être brûlés, la fumée diffusant ainsi tout le parfum : ces combustions avaient lieu dans un cadre domestique, ou rituel (religieux, funéraire). On brûlait de la myrrhe, de l'encens, du styrax, du ladanum, des stigmates de crocus ou des écorces de cannelle. L'épithaphe d'Obellius Firmus, notable pompeïen, fait mention qu'à l'occasion des funérailles, 30 livres d'encens furent brûlés et 1000 sesterces de parfum dépensés !*

Le maquillage, un artifice nécessaire

*« La beauté est un présent des dieux ; mais combien peu de femmes peuvent s'enorgueillir de leur beauté ! La plupart d'entre vous n'ont pas reçu du Ciel cette faveur. Les soins de la parure vous embelliront ; mais, faute de soins, le plus beau visage perd tout son éclat, fût-il comparable à celui de la déesse d'Idalie » (Ovide, *L'Art d'aimer*, Livre III, 101-132).*



16 *Spatules, sonde et tablette à broyer*

Alliage cuivreux et ardoise

Époque gallo-romaine

Provenances diverses

Ces trois instruments en bronze, et la tablette en pierre qui les accompagne, avaient un usage probablement médical. Mais ils

pouvaient aussi être utilisés pour la préparation de fards (écraser, mélanger les poudres, les pâtes) et apprêts divers à des fins cosmétiques. La recherche du bronzage, si prisée de nos jours, était perçue à Rome, au moins pour les femmes, comme la marque d'une vie rustique et était, à ce titre proscrit par les citadines élégantes, au moins à partir d'Ovide. Il fallait éviter d'avoir la peau colorée par la vie au grand air, être « *rubicunda* ». Plus largement, le maquillage était considéré non seulement comme une pratique féminine, mais aussi comme caractéristique d'une société urbaine, moderne, raffinée, riche et oisive. Aujourd'hui, c'est un peu l'inverse : le bronzage est à la mode car il reflète une manière de vivre accordant une place au loisir dans une société où la plupart des gens travaillent, et qu'il dénote la richesse, et un certain statut. La parure du corps est toujours un marqueur social...

« Femmes, combien la nature secourable à vos charmes vous fournit de moyens pour réparer l'outrage du temps ! » s'exclame le poète latin Ovide (*L'Art d'aimer*, Livre III, v. 160).

Pour Cicéron, le corps féminin nécessite de nombreux préparatifs avec, pour objectif, la *unestas*, la grâce, capable de séduire. La propreté est mise en avant, comme pour les hommes : épilation des jambes, des aisselles puis utilisation d'un produit déodorisant. Le visage doit mettre en avant la pâleur du teint, rehaussée ponctuellement de couleurs.

Avant de se maquiller, la femme prépare son corps et son visage. Après un lavage corporel à l'eau pure, pour nettoyer les dents, Pline, recommande diverses recettes à base animale et végétale, avec deux types d'ingrédients : des cendres ou des décoctions. Une peau blanche va nécessiter l'utilisation de pommades pour se débarrasser des taches, des cicatrices, et des poils superflus, et la rendre lisse. La peau ainsi traitée va recevoir des fards par des recettes, masques ou bases préparatoires de beauté.

Mal utilisé, un maquillage est connoté péjorativement, et fait de ceux qui en usent des êtres laids, mous et grotesques, objets de nombreuses moqueries dont la littérature grecque et latine a donné de nombreux exemples. « Tu résides, ô Galla, dans une centaine de pyxides (boîtes), et la figure que tu montres ne dort pas avec toi. » (Martial, *Épigrammes*). Ovide souligne, non sans humour, que le meilleur masque de beauté pour une jeune fille, c'est son caractère tant il a d'influence sur l'aspect du visage ! (*Les cosmétiques*, 43.)

Qu'en est-il pour les hommes ? Selon Cicéron, la préparation du corps

masculin (caractérisé par la *dignitas*) doit être cantonnée dans des limites très strictes : le teint, peut être hâlé, mais le résultat du bon état général du corps est obtenu par l'exercice physique en plein air dans la palestres. Ovide met en avant la propreté de l'homme : taille des cheveux, de la barbe, des ongles, coupe des poils disgracieux, absence d'odeurs corporelles. Selon Martial, les parfums sont inutiles, voire gênants. Le maquillage des hommes, chez les Grecs est signe de mollesse (*truphé*) et de comportement politique indigne.

Être à la mode : de l'importance d'être bien coiffé

La coiffure met un visage en valeur et séduit. Elle fait partie de la représentation de soi, de l'être et du paraître. Les anciens y prêtaient donc une attention particulière, allant parfois jusqu'à l'excès. Si Ovide loue la beauté naturelle, elle nécessite d'être cependant d'être magnifiée, enjolivée, et une chevelure folle doit être guidée, canalisée. Pour une femme, l'importance de la coiffure était telle qu'elle « ne paraîtra point parée », si elle n'a pris un soin pour ses cheveux qui fût égal à celui mis en œuvre dans l'or, les pierreries, les riches tissus et les « séductions de la toilette » (Apulée, *L'Âne d'Or*, II, IX, 5).

« Que votre coiffure ne soit jamais négligée ; sa grâce dépend du plus ou moins d'adresse des mains qui président à ce soin. Il est mille manières de la disposer [...]. Une coiffure négligée sied à plus d'une femme : on la croirait de la veille ; elle vient d'être ajustée à l'instant même. L'art doit imiter le hasard » (Ovide, *L'Art d'aimer*, III, 135-150).

Pour les Grecs et les Romains soucieux de leur apparence, la coiffure est un marqueur d'intégration sociale et d'adaptation de l'être à la vie sociale, aux coutumes du temps. Plus qu'un apprêt frivole, elle est une composante de la distinction de la personne. Sa réussite dépend du savoir-faire de la coiffeuse et, surtout, de l'art de feindre le naturel par l'artifice. Les textes et les images véhiculées par les céramiques, les monnaies, la sculpture ou les peintures sont autant de documents de connaissance sur les coiffures portées dans l'Antiquité.

À Rome, empereurs et impératrices donnent le ton en matière capillaire. Grâce aux effigies réalisées en argile, diffusées dans les ateliers par des moulages en plâtre, puis dans tout l'Empire par les statues et les monnaies, les images du prince et de son entourage sont visibles par tous les habitants de l'Empire. Et il convient de suivre la mode impériale en matière de coiffure. Du côté des femmes romaines,

les impératrices proposent un foisonnement d'arrangements capillaires. Du nœud (mèches rassemblées en haut du front en bourrelet, et chevelure tressée à l'arrière), aux extravagantes coiffures à boucles, réalisées aux fers, devenues ensuite de véritables postiches, les impératrices ont lancé des modes très variées. La tresse, le chignon, sous différentes formes, ont souvent connu le succès. Les accessoires nécessaires pour réaliser ces coiffures complexes, ou pour les maintenir en place, sont parfois retrouvés par les archéologues.



17 Lot d'épingles

Os, alliage cuivreux

Rue Clemenceau, site du Presbytère, Antibes

*La complexité des coiffures rendait nécessaire le recours à de nombreuses épingles. Celles-ci étaient en os ou en bronze. Les plus simples étaient peu travaillées et avaient peu de valeur. Deux genres d'épingles existaient : les modèles longs, appelés *acus crinalis*, plantées dans l'épaisseur de la chevelure, servaient surtout à maintenir en place chignons et postiches. Elles pouvaient alors constituer une véritable armature dans la coiffure. Les plus courtes avaient une fonction plutôt décorative. Cette diversité de fonction rend compréhensible la diversité des épingles retrouvées (en fonction des têtes, des matières, des épaisseurs...) : lorsque les aiguilles en os sont épaisses, elles sont surtout destinées à maintenir en place une masse importante de cheveux, comme les couronnes, et elles sont surtout en vogue à la fin de l'Antiquité.*

Les épingles présentées ici sont issues d'un site d'habitat urbain, le site du Presbytère (rue Clemenceau, Antibes), fouillé entre 1992 et 1994.



18 Aiguilles

Os

Rue Clemenceau, site du Presbytère, Antibes

*Ces aiguilles font traditionnellement partie de l'univers féminin et de l'activité de couture. Mais il semble que ces objets n'aient pas systématiquement été utilisés pour coudre des textiles. Certaines ont pu notamment servir d'ustensiles aux *ornatrices*, qui, compte-tenu de la complexité extrême de certaines coiffures, ont dû « coudre les cheveux », c'est-à-dire faire passer, au moyen d'une aiguille, un fil, à travers les mèches préalablement disposées, afin de bien les maintenir en place.*

*La coiffure met un visage en valeur et séduit. Elle fait partie de la représentation de soi, de l'être et du paraître. Les anciens y prêtaient donc une attention particulière, allant parfois jusqu'à l'excès. Si Ovide loue la beauté naturelle, elle nécessite d'être cependant d'être magnifiée, enjolivée, et une chevelure folle doit être guidée, canalisée. Pour une femme, l'importance de la coiffure est telle qu'elle « ne paraîtra point parée » si elle n'a pris un soin pour ses cheveux qui fût égal à celui mis en œuvre dans l'or, les pierreries, les riches tissus et les « séductions de la toilette » (Apulée, *L'Âne d'Or*, II, IX, 5). Les cheveux doivent être colorés, les cheveux blancs arrachés, avec un attrait pour le roux et l'emploi de postiches et de perruques. Selon Ovide, l'arrangement des cheveux doit être en conformité avec la forme du visage, les couleurs des vêtements selon la silhouette et les bijoux choisis avec discernement, ni trop grands, ni pesants.*

Mille flacons de verre

L'invention romaine du verre soufflé révolutionne la production verrière : cette nouvelle technique permet d'accroître les dimensions des vases, d'affiner les parois, de produire des récipients en grand nombre.

19 *Unguentarium*

Verre soufflé

I^{er} - III^e siècle après J.C.

Provenance inconnue

Des unguentaria ont été découverts dans des épaves, témoignant du commerce des produits cosmétiques à l'époque romaine. Ils pouvaient contenir des huiles parfumées, mais aussi des baumes parfumés comme l'attestent des analyses menées sur des exemplaires découverts dans l'épave de Saint-Gervais (golfe de Fos) et datant du II^e siècle, ou encore des substances utilisées dans la confection de produits cosmétiques (cérusite, galène).



20 *Unguentarium*

Verre soufflé

II^e siècle après J.-C.

Cet unguentarium, à panse tronconique, est d'un type bien diffusé dans la partie occidentale de l'Empire, mais aussi en Méditerranée orientale. Ces flacons étaient d'une contenance importante, en général entre 250 ml et 470 ml. Produits dans divers ateliers répandus en Méditerranée, ils permettaient de diffuser des produits cosmétiques ou médicinaux ne devant pas s'altérer (huiles parfumées, onguents sous forme liquide ou pâteuse, autres matières de la beauté).



21 *Balsamaïres*

Verre soufflé

I^{er}-II^e - siècles après J.-C.

Il s'agit d'exemplaires d'un type très répandu : en verre fin ou épais, ils sont en général réalisés rapidement, sans soin particulier, dans un verre incolore (soulignons ici, la présence d'un exemplaire en verre vert foncé). Leurs gabarits, leurs proportions, leurs capacités (entre une dizaine et une trentaine de ml) peuvent varier. Le contexte de découverte de ces flacons nous est inconnu aujourd'hui.

À l'époque romaine, être parfumé reste le luxe d'un petit nombre, tout en devenant de plus en plus l'évidence de tous. On n'envisage pas de se préparer, de se vêtir, de se montrer, sans se parfumer et ce, à chaque âge de la vie. Le parfum devient donc une nécessité. Étroitement lié au corps, il dit presque tout sur celui qui le porte : artifice de l'être et du paraître, le parfum orne, distingue, il définit positivement ou négativement le corps qui le porte.

« Les parfums sont l'objet d'un luxe le plus inutile de tous. En effet, les perles et les pierres précieuses passent à l'héritier, les étoffes durent un certain temps ; mais les parfums exhalent immédiatement l'odeur ; et l'heure où on les porte les a dissipés. Ils sont parfaits, quand, une femme passant, l'odeur qu'elle répand attire même ceux qui sont occupés à autre chose. » (Pline l'Ancien, Histoire Naturelle, XIII, 4).

Utilisés avec parcimonie sous forme de quelques gouttes dans le cou, au creux du poignet ou, pour les hommes, sur le corps lors séances au gymnase ou dans les thermes, ils parfument les personnes qui les portent. Les textes dénoncent cependant à la fois l'usage excessif du parfum et la mauvaise qualité de certains produits. Ce mauvais usage du parfum est surtout féminin : les femmes se parfument mais sentent encore plus mauvais. Selon Achille Tatiüs, auteur latin du II^e siècle, « la sueur des enfants sent meilleur que tous les onguents des femmes » (Achille Tatiüs, *Le Roman de Leucippée et Clitophon*, II, 8, 1-3). Comment séduire lorsque l'odeur désagréable du parfum, associée à un maquillage excessif, souligne la laideur et la vieillesse au lieu de sublimer le corps ? L'huile parfumée, mal utilisée ou de mauvaise qualité, n'est pas seule en cause : les « pastilles » d'un célèbre parfumeur, très renommé, lorsqu'elles sont sucées par Fescennia, ne parviennent pas à masquer sa mauvaise odeur ni sa condition sociale : « pour ne pas sentir [...] le vin que tu as bu hier, tu avales sans modération les pastilles de Cosmus. Ces drogues blanchissent tes dents, mais elles restent sans effet quand un rot remonte du fond de ton gouffre intérieur [...]. Renonce donc à tes tromperies connues de tous et à des subterfuges déjà découverts : sois ivre franchement. » (Martial, *Épigrammes*, 87).